

**Zeitschrift:** Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare,  
Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles /  
Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de  
Documentation

**Band:** 48 (1972)

**Heft:** (1): Begegnung mit dem Buch : vierundfünfzig Anmerkungen und acht  
Zeichnungen = Rencontre avec le livre : cinquante-quatre essais et huit  
dessins

**Artikel:** Le métier d'éditeur

**Autor:** Ségalat, Roger J.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-770997>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Thema Dokumentation. 1939 Gründung der Schweizerischen Vereinigung für Dokumentation (SVD). Ab 1948 erscheinen die «Nachrichten VSB und SVD» als gemeinsames Organ beider Fachvereinigungen, die eine intensive Zusammenarbeit entwickeln.

Unter dem Einfluß der Technologie und der erkannten wissenschaftspolitischen Bedeutung der Dokumentation, gefördert durch staatliche Forschungsbeiträge für Dokumentationsprojekte und unterstützt durch die Organisation der Ausbildung von Dokumentalisten auf Hochschulebene, entwickelt sich im Ausland aus der «Dokumentation» — ursprünglich einer Kunstlehre für Praktiker — eine «Informations- und Dokumentationswissenschaft» als theoretische Grundlegung der praktischen Tätigkeit in «Information und Dokumentation».

*Hans Baer*

### *Le métier d'éditeur*

On n'ignore plus rien de Corneille ou de Rousseau. On sait tout de Gide. Des historiens littéraires de plus en plus consciencieux dépouillent la vie des écrivains avec une minutie de laboureurs. Les textes classiques ont été mille fois démontés, commentés, analysés, psychanalysés.

Mais que sait-on de Gaston Gallimard, l'éditeur des «Nourritures Terrestres»? Que sait-on de Barbin qui publia Boileau? Que sait-on de l'éditeur de «La Nouvelle Héloïse»? Rien, ou presque rien. La postérité, qui a subordonné l'écrivain au texte et l'histoire à l'écrivain, n'a vu dans les éditeurs que des ouvriers sans gloire, que d'obscurs exploitants de l'œuvre littéraire, que des commerçants avisés qui faisaient leur profit du génie des écrivains. Il en est d'eux comme des accoucheurs royaux, dont le nom, associé pour un moment au glorieux produit qu'ils mettaient au jour, s'effaçait vite devant le génie précoce des petits princes.

Mais si pourtant, malgré l'histoire littéraire que des professeurs d'université plus épris de beau langage que de sociologie nous ont faite, et qu'il faudra bien reconsidérer un jour, mais si pourtant l'éditeur avait, dans l'histoire de la littérature et des idées, au moins autant d'importance que l'auteur? Sinon même plus? Mais si des inconnus comme Poulet-Malassis, Charpentier ou Liseux avaient beaucoup plus transformé leur époque que Leconte de Lisle ou Renan, qui ont des statues un peu partout et des plaques de rues à leur nom?

On connaît l'histoire de Gide, lecteur à la N. R. F., refusant dans cette maison le manuscrit de «Du côté de chez Swann»; le livre paraît chez Grasset à compte d'auteur; il n'a aucun succès; il s'en vend si peu que lorsque «A la

recherche du temps perdu» est finalement publié à la N. R. F., les exemplaires Grasset sont simplement rachetés et rhabillés de couvertures N. R. F. On peut se demander si le phénomène Proust eût existé, on peut se demander ce qu'il serait advenu de cette œuvre immense si Gide et la N. R. F. avaient persisté dans leur refus. On peut se demander qui, de Cocteau ou de Gaston Gallimard, a le plus marqué son époque. Le premier a inspiré pas mal de modes littéraires; le second a formé le goût littéraire de son temps. De Proust à Camus, de Gide à Claudel, tous les classiques modernes sont sortis de l'atelier littéraire de la N. R. F. Pourtant il y a cent livres sur Camus, Proust, Gide et Claudel, et même pas un témoignage sur leur éditeur. Qui parle de Bernard Grasset qui se vantait d'avoir récrit les livres des auteurs de sa maison? Que sait-on de Denoël, mystérieusement assassiné en 1945, et qui révéla Céline? Que sait-on de Barba qui fit lire Alexandre Dumas à des centaines de milliers de Français?

Boris Vian n'était, au moment de sa mort, connu que d'un petit cercle d'initiés en dehors de ses ouvrages scandaleux. La plupart de ses livres avaient pourtant paru à la N. R. F., et «L'écume des jours» notamment, sans connaître aucune audience. Un éditeur appelé Jean-Jacques Pauvert eut l'idée de les publier à nouveau et en fit les succès que l'on sait. Mais qui connaît Jean-Jacques Pauvert? J'aime pourtant à penser que sans son intervention Boris Vian serait resté l'un de ces écrivains confidentiels dont le nom est prononcé avec respect dans les limites de Saint-Germain-des-Prés, mais qu'on ne connaît pas au-delà.

On pourrait accumuler ainsi beaucoup d'exemples qui montreraient l'évidence: à savoir qu'une œuvre littéraire n'existe que si elle est lue; et qu'elle n'est lue que publiée dans certaines conditions qui en permettent la diffusion et le succès. Ces conditions de succès sont encore fort mal connues en dehors de la publicité; si elles l'étaient, tous les éditeurs feraient fortune en ne publiant que des livres à succès, ce qui n'est pas encore le cas.

Découvreur de talents et révélateur d'œuvres littéraires, au sens où le révélateur photographique conditionne l'apparition de l'image sur le papier sensible, l'éditeur n'a pas seulement le rôle passif du commerçant qui achèterait des manuscrits et revendrait en gros des livres manufacturés. On sait que la plupart des manuscrits publiés le sont rarement dans l'état où l'auteur les a donnés, et les œuvres les plus célèbres n'échappent pas à cette règle. Un éditeur digne de ce nom décèle les faiblesses d'une œuvre; il les signale à l'auteur, il les lui fait corriger; il oriente, canalise, dirige un écrivain, quelquefois en mal, le plus souvent en bien; il n'est que de lire les rares correspondances conservées entre écrivains et éditeurs pour se rendre compte de ce que les grandes œuvres littéraires doivent à ceux qui les ont publiées.

Depuis une dizaine d'années, on peut assister à une concentration des maisons d'éditions. En 1965, 32% des éditeurs français réalisaient 80% du chiffre

d'affaires de l'édition nationale; en 1970, ces 32% se réduisaient à 18%. Qui sont ces 18%? Quelquefois des sociétés, quelquefois des hommes. Les unes s'appellent Hachette, Larousse, Plon ou Le Seuil; les autres Robert Laffont ou Claude Gallimard. En Angleterre, 20 éditeurs sur 350 réalisent plus de 80% du chiffre d'affaires national; en Italie, Mondadori accapare à lui tout seul 1/5 du marché du livre. Le trust américain McGraw-Hill est implanté dans le monde entier, notamment au Canada, en Allemagne, au Mexique, en Afrique du Sud, en Angleterre, en Inde, etc.

On peut donc penser que, en Europe seulement, quelques centaines d'hommes décident, parmi les 800 000 manuscrits qui sont annuellement présentés aux éditeurs, des 50 ou 60 000 qui deviendront des livres et donc conditionneront nos goûts, nos connaissances, notre culture, nos croyances, nos idées. Ces hommes détiennent une énorme puissance. Les dirigeants du Reader's Digest étaient contre le tabac. Ils ont engendré tant d'articles et de livres sur le cancer des fumeurs, qui à leur tour ont engendré tant de lecteurs qui sont devenus des fumeurs repentis, que le gouvernement américain a été obligé d'apposer sur chaque paquet de cigarettes une étiquette mettant en garde le consommateur contre les dangers du tabac. L'orsqu'un éditeur a cru que la fin du monde se ferait par la pollution et qu'il a publié dix livres sur la pollution, dix livres qui par leur succès même en ont engendré cent autres, la pollution est devenue, avec l'aide de la presse et de la télévision, l'ennemi public numéro 1. Or l'idée n'était pas neuve, et on peut supposer qu'au cours des 20 dernières années un millier de manuscrits avaient été refusés sur le même sujet.

La mort récente de Feltrinelli a montré mieux qu'aucun discours l'influence politique d'un éditeur. La multiplication et la diffusion des textes, et des livres peut-être plus que des journaux, font beaucoup pour une cause, et en ce sens aussi un éditeur peut être socialement d'un poids aussi décisif que n'importe quel homme de gouvernement.

Il y a quelques années, la Bibliothèque Nationale à Paris réalisa une magnifique exposition sur le grand éditeur que fut Hetzel. Il me plairait beaucoup que, suivant cet exemple, les étudiants de lettres en mal de thèse, au lieu d'analyser pour la millième fois le rôle des femmes dans les tragédies de Racine ou la notion de maladie chez Proust, se penchent sur la vie d'Arthème Fayard, de Pierre Larousse, de Gaston Gallimard ou d'Isidore Liseux, et, en général, sur le rôle social des éditeurs. Je ne doute pas qu'ils y fassent d'énormes découvertes.

*Roger J. Ségalat*